N° 226. CINQ CENTIMES Samedi 4 Mai 1889

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. » —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux *Bureaux du Journal* à PARIS à l'*Agence Audbourg*, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour toute la *BELGIQUE*, chez MM. A. GROSJEAN et Cie 104, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

ROUBAIX-TOURCOING 2 MAI 1889

LES THÉORIES
de M. Camille Dreyfus

Elles sont bien étranges, les théories que, depuis quelques jours, M. Camille Dreyfus, député de la Seine et directeur de la *Nation*, expose dans les colonnes de son journal, ou met en application dans certains actes de sa vie publique ! Nous avouons très humblement et sans aucun parti-pris, que nous éprouvons autant de peine à les approuver qu'à les comprendre.

C'est ainsi, par exemple, que nous ne saisissons pas très bien les causes de l'attitude que notre honorable confrère a cru devoir prendre vis-à-vis de la Commission d'instruction de la Haute-Cour de Justice, qui l'avait mandé hier pour l'interroger sur les événements auxquels il a été mêlé.

Lorsque le président de la Commission, se conformant aux règles prescrites par le code d'instruction criminelle, lui a demandé s'il jurait de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité », M. Camille Dreyfus s'est récrié. Il a refusé de prêter le serment et a offert comme garantie de la sincérité de son témoignage, *sa parole d'honneur*.

Serment ou parole d'honneur, l'un vaut l'autre. Nous concédons que la formule du serment est surannée.

Que le législateur en modifie les termes, s'il le juge à propos ; ce n'est pas nous qui protesterons. Mais, en attendant, il faut bien reconnaître que le serment a une valeur morale aussi grande que la parole d'honneur, et réciproquement. Un honnête homme est-il moins lié par le premier procédé que par le second ? Nous ne le pensons pas.

Dans tous les cas, il n'est pas en son pouvoir, à l'heure présente, de choisir entre les deux. Le serment est dans la loi ; et la parole d'honneur ne s'y trouve pas. M. Dreyfus a beau nous dire qu'en agissant comme il l'a fait, il s'est conformé à une doctrine qui est enracinée dans son esprit depuis longtemps. La raison est spécieuse, et ne saurait être appprouvée par aucun homme de bon sens.

M. Camille Dreyfus s'expose, quoi qu'il en ait, à se voir accusé de s'être retranché derrière un prétexte futile, pour ne pas répondre aux questions probables de M. Merlin, sur la nuit historique. Sa discrétion, son silence, peuvent s'expliquer et se justifier. Mais pourquoi recourir à de pareilles chinoiseries ?

*
**

Une autre théorie de M. Camille Dreyfus, contre laquelle nous devons protester, bien qu'elle se réfère à des événements déjà anciens, est celle qu'il exposait avant-hier à ses lecteurs, dans un article que nous avons reproduit :

« Oui, j'ai dit que tout était préférable à l'élection de M. Jules Ferry, comme président de la République. J'étais de l'avis de ces milliers de citoyens inconnus qui, sur la place de la Concorde, ne se gênaient pas pour parler tout haut de barricades.

» Cela, je l'ai dit pendant la nuit historique ; je l'ai dit dans la salle des gardes du Palais-Bourbon, devant mes collègues de la Seine, devant la délégation du conseil municipal de Paris.

» Je l'ai écrit depuis à maintes reprises, et je n'ai pas changé d'avis. »

Tant pis pour M. Dreyfus, s'il pense que *tout* était préférable à l'élection de M. Jules Ferry comme président de la République, et que le peuple parisien devait y répondre, le cas échéant, par des barricades !

Certes, nous ne sommes pas suspects, dans ce journal, d'avoir favorisé l'ambition de M. Jules Ferry, dans cette circonstance. Nous pensions que sa candidature à la présidence était, par la force même des choses et abstraction faite de la personnalité du candidat, une candidature de division républicaine.

Nous pensions cela et nous l'avons dit très clairement. Mais, si M. Jules Ferry avait été élu malgré nos vœux, nous aurions conseillé à tous les républicains, non pas de descendre dans la rue, mais de s'incliner devant la décision du Congrès. Car, *tout* n'était pas préférable à notre avis, à l'élection du député des Vosges, étant donné que dans *tout*, il y a bien des choses et notamment la monarchie et la dictature.

Si jamais la France retombait sous la domination d'un roi ou sous la botte d'un aventurier, nous comprendrions le langage véhément de M. Dreyfus.

Mais, parler de dresser des barricades et de prendre le fusil, sous la République, c'est au moins de la légèreté.

A.-G. CLAUDE.

EXPOSITION UNIVERSELLE

L'équipage de M. Carnot

A l'occasion des fêtes de l'Exposition et du Centenaire, le président de la République a fait l'acquisition de quatre chevaux et d'une voiture. Les chevaux sont de superbes anglo-normands que l'on achève de dresser en ce moment. La calèche est un huit-ressorts. Toute la garniture des harnais est argentée, avec cocardes et frontaux aux couleurs nationales. Les deux postillons porteront la veste en drap bleu, avec glands en argent, culotte de peau blanche, bottes à revers.

La part des pauvres

Les pauvres ne seront pas oubliés, à l'occasion des fêtes du 5 mai ; la ville de Paris a, en effet, décidé qu'un diner sera servi ce jour là aux pauvres gens qui ont recours à l'hospitalité des asiles municipaux. Le repas se composera de soupe, de fromage, de pain et de vin.

Le Lord-maire à Paris

La semaine prochaine, le lord-maire et les shérifs de la ville de Londres se rendront à Paris pour assister à l'ouverture de l'Exposition.

Ils doivent diner jeudi à l'Elysée et déjeuner vendredi avec M. Polydore de Keyser, président de la section anglaise.

Samedi, ils seront les hôtes du préfet de la Seine et du conseil municipal de Paris, au diner donné en leur honneur à l'Hôtel-de-ville.

Ils repartiront pour Londres le lundi 13 mai.

PAUVRES MARTYRS !

Les journaux royalistes publient un long compte rendu d'un banquet qui a eu lieu avant hier, dans la salle Wagram à Paris, en l'honneur de la Saint-Philippe.

Toute la fine fleur des royalistes y assistait et les discours ont été nombreux. On a bu, vous le devinez, à la disparition « de la gueuse » et à l'avénement de Philippe VII et l'on s'est séparé ensuite aux cris répétés de : « Vive le Roi ».

Le Gouvernement de la République « qui viole les consciences, qui foule aux pieds toutes les libertés, qui... » — vous connaissez l'antienne — n'a pas songé à faire dresser le moindre procès-verbal à tous ces seigneurs en goguette qui buvaient à son renversement et il a même mis gracieusement à leur disposition ses fils télégraphiques et ses employés pour expédier au « Roy » l'expression de leur dévouement et de leurs espérances. »

Oserez-vous encore, libéraux de l'Empire qu'on envoyait à Cayenne pour une parole imprudente, oserez vous encore prétendre que la République n'est pas un régime tyrannique.

A.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 2 mai. — Le conseil des ministres a approuvé les budgets votés cette année par les conseils supérieurs de l'Indo-Chine. Les ministres se sont entretenus ensuite de la composition des états majors militaires en Indo Chine et ont opéré quelques suppressions d'emplois.

M. de Freycinet a communiqué les listes des décorations de l'armée. M. Forgemot est promu grand'croix ; les généraux Segrétain, Vincendon, Brécourt, Colonieu, Mathieu, Munier ; Boquet, contrôleur ; et le général Audemard d'Alençon, sont promus grands-officiers.

La liste comprend en outre 38 commandeurs, tous officiers, et de nombreuses nominations de chevaliers.

Cinq généraux de brigade, qui ne sont encore que chevaliers, sont promus officiers.

Dix croix d'officiers et quarante de chevaliers sont accordées à l'armée territoriale.

LA HAUTE COUR DE JUSTICE

La Commission d'instruction

Paris, 2 mai. — M. Merlin et ses trois assesseurs, ainsi que nous l'avions dit hier, avaient convoqué ce matin M. Camille Dreyfus, député.

Celui-ci, aussitôt arrivé, a été invité à prêter serment. M. Camille Dreyfus s'y est refusé, en disant que c'était pour lui une question de doctrine. Mais il a offert de prendre l'engagement d'honneur de ne dire que la vérité et, par conséquent, d'être entendu à titre de renseignement.

L'un des assesseurs, M. Demôle, était disposé à accepter cette offre ; mais M. Merlin, président, a absolument refusé. M. Camille Dreyfus a alors quitté la commission sans avoir déposé.

REJET DU POURVOI DE GEOMAY

Paris, 2 mai. — La chambre criminelle de la Cour de cassation s'est occupée aujourd'hui de l'examen du pourvoi du caporal Géomay.

L'assassin de la femme Roux était défendu par Me Boivin-Champeau ; le siège du ministère public était occupé par M. l'avocat-général Loubers.

Le pourvoi a été rejeté.

Me Robert, qui a défendu Géomay devant les assises, sera reçu sous peu par le président de la République, à qui il demandera une mesure de clémence en faveur de son client.

LES OBSÈQUES DE M. ROCHEFORT

Bone, 2 mai. — Les obsèques civiles de M. Henri Rochefort fils, ont eu lieu ce matin. 300 assistants environ suivaient le convoi. L'assistance était très nombreuse.

Le corps a été transporté à bord du vapeur la *Franche-Comté*, en partance pour Marseille.

Paris, 2 mai. — Les funérailles auront lieu à Paris, dimanche ou lundi au plus tard.

M. Henri Rochefort n'a encore fait parvenir au gouvernement aucune demande de sauf-conduit.

ÉTRANGER

HOLLANDE

LE RÉTABLISSEMENT DU ROI

La Haye, 2 mai. — Les Etats-Généraux, réunis aujourd'hui en séance plénière, ont décidé que le Roi reprendrait les rênes du gouvernement, le cas prévu par l'article 38 de la Constitution ayant cessé d'exister.

ABYSSINIE

UNE BATAILLE DE TROIS JOURS
30,000 Morts

Le Négus grièvement blessé abdique en faveur de son neveu

Rome, 2 mai. — On écrit de Massouah, à la *Gazette Piémontaise*, qu'une bataille a eu lieu à Metemmeh et a duré trois jours.

Le premier jour, les Abyssins vainqueurs ont fait prisonniers beaucoup de Derwiches.

Le second jour les Derwiches ayant reçu un renfort se sont rués sur les Abyssins qui ont opposé une résistance acharnée.

Le Négus a été blessé.

L'issue de la bataille est restée incertaine.

Le soir de la bataille, le Négus, furieux d'avoir été blessé, fit massacrer en sa présence deux mille prisonniers derviches.

Le troisième jour, le Négus, revêtu de ses plus riches habits, est monté à cheval en criant qu'il était l'élu invincible de Dieu.

Dans une bataille décisive, le Négus est tombé gravement blessé ; les Abyssins ont pris la fuite, on affirme qu'ils n'ont pas eu moins de trente mille morts.

Chose étrange : on répète de tous côtés que les Derviches étaient guidés par les Anglais.

Avant de mourir, le Négus a désigné pour lui succéder, son neveu Magasciah, qu'il a solennellement déclaré être son fils.

Les chefs d'une partie de l'armée ont reconnu Mangasciah.

Le correspondant de la *Gazette* croit que Ravalolo finira par se révolter.

DERNIÈRE HEURE

L'Angleterre et l'Exposition.

Londres, 2 mai. — *Chambre des Communes.* — M. Fergusson, répondant à M. Robertson dément que l'absence de l'ambassadeur anglais à la cérémonie d'ouverture de l'Exposition, ait été concertée avec les autres gouvernements. Il dit qu'aucune invitation n'a été envoyée au gouvernement anglais.

REVUE DE LA PRESSE

M. Henry Maret, dans le *Radical* se défend avec énergie d'avoir jamais été une seule fois en désaccord avec ses convictions. Ce qu'on lui reproche, il s'en fait honneur : il s'est uni avec tous les républicains sans distinction de nuances ni de drapeau pour courir au danger le plus pressant, et le danger le plus pressant, c'est le pouvoir personnel.

Mieux vaut mille fois, vous m'entendez-bien, ajoute M. Maret, nous passer de toute réforme, de toute révision, et ne pas abdiquer notre indépendance. Tout, plutôt que de nous remettre aux mains d'un homme ; et, quelque défectueuse que soit la République actuelle, elle vaut dix mille fois mieux que l'idolâtrie boulangiste, par cela seul qu'elle est la République.

Quelle leçon pour les républicains qui, depuis quelques jours, recommencent à se déchirer.

Ne soyons pas trop confiants, c'est l'excellent conseil que le *XIXe Siècle* donne aux républicains.

Le boulangisme est considérablement en baisse, on en parle de moins en moins mais ne croyons pas qu'il va pour jamais *s'évanouir* comme un rêve.

On peut, au contraire, tenir pour certain que la trêve finira et que la lutte reprendra avec une nouvelle ardeur. C'est à cette lutte future que le parti républicain doit se préparer, et puisque, maintenant, il n'a plus le temps, avant les élections, de donner à l'opinion publique des satisfactions sérieuses et de dissiper les mécontentements qui ont engendré le boulangisme, il faut du moins qu'il affirme sa volonté de lui donner ces satisfactions aussitôt après les élections, et qu'il s'efforce d'inspirer aux électeurs la confiance que les promesses qu'il lui a faites tant de fois, et qu'il n'a guère tenues, sont enfin sérieuses et qu'il ne négligera rien pour les remplir.

C'est parfait, mais pour arriver à ce but il faut l'union étroite et absolue des républicains, l'oubli des personnalités, l'abandon des faux amours propres des groupes. Y arrivera t-on ?

M. de Cassagnac demande l'union, lui aussi, mais c'est l'union des ennemis de la République : les bonapartistes, les monarchistes et les boulangistes. Il ne parait pas très rassuré du reste sur l'issue de la lutte.

Avant de vous tailler un manteau royal ou impérial, ou une tunique républicaine dans la peau de l'ours parlementaire, dit-il à ses complices, occupez-vous donc de tuer l'ours, et ce n'est pas trop que de nous y mettre à trois.

M. de Cassagnac s'aperçoit donc qu'on ne renversera pas la République aussi facilement qu'il le disait il y a deux jours à peine.

Le *Voltaire* est heureux de souligner au passage cette échappée de clairvoyance et de franchise.

A travers les périodes ronflantes de M. de Cassagnac, il semble que cette idée d'une défaite possible de la coalition monarchique commence à se faire jour. Les politiciens exubérants ont parfois de ces clartés soudaines, et nous ne doutons pas qu'en laissant entrevoir, peut-être à son insu, l'éventualité d'un désastre définitif et sans appel, M. de Cassagnac n'ait eu une vision juste de l'avenir.

Acceptons l'oracle.

La *République française* est heureuse de constater que la fête du 5 mai sera célébrer dans toute la France et qu'on dansera sur les places des villages en Vendée, en Normandie, comme aux Alpes et aux Pyrénées.

Des journaux de la réaction osent se plaindre, protester ? Ils oublient que les paysans ne doivent à la Révolution que des bienfaits. Les ouvriers des villes nous ont dit parfois qu'ils avaient gagné et perdu à la Révolution, que certaines lacunes restaient à combler. Les paysans n'ont que des actions de grâce à offrir au Centenaire, ils en ont parfaitement conscience.

LE LISEUR.

LE SALON DE 1889

Nous avons confié les comptes-rendus du Salon, à un des plus éminents critiques de la presse parisienne qui par excès de modestie se dissimule sous le pseudonyme de *Lionel Moguez*.

Il nous envoie aujourd'hui son premier article ; nos lecteurs y reconnaîtront immédiatement la sûreté et la justesse d'appréciations d'un véritable artiste.

PREMIER ARTICLE

Malgré la très prochaine inauguration de l'Exposition universelle, l'ouverture du Salon annuel a conservé son caractère d'évènement parisien.

On l'a bien vu mardi, jour du vernissage, ce fameux vernissage où ne manquent ni les notabilités politiques, ni les célébrités littéraires et artistiques, ni les personnalités connues des théâtres. Seuls, les vernisseurs brillent par leur absence. Tellement, qu'il a remporté un vif succès, celui qui avait rompu ce jour-là avec la tradition, et affublé d'une blouse blanche, perché au haut d'une échelle, badigeonnait une toile à larges coups de brosse. Cet original a été l'objet d'une curiosité générale de la part des parisiennes qui, depuis des années, se rendent au vernissage, dévotieusement, comme à un pélerinage — mondain — et se demandaient jusque alors avec une certaine anxiété, de quelle façon et avec quels instruments on vernit un tableau.

Mais passons sur les incidents maintenant sans intérêts de cette journée. Pour être une fête côtée sur l'almanach du Tout-Paris, elle n'a, en effet, rien de particulièrement artistique. Le plus clair est qu'on y voit, pour parler le vieux « langaige », moult jolies femmes arborant les modes printanières — rien de plus.

Un accord tacite était d'avance intervenu entre le monde artiste et le monde amateur ou seulement curieux.

On savait, dès longtemps, l'absence — ou quasi — de quelques maîtres aimés, peintres et surtout statuaires, ceux-ci ayant pour la grande exhibition du Champ de Mars ménagé tous leurs efforts.

C'est imbu de cette idée, que je me suis rendu pour la première fois au Palais de l'Industrie, afin de jeter d'abord l'indispensable coup d'œil d'ensemble, sur la manifestation accoutumée des arts plastiques.

Encore qu'il ne m'ait laissé qu'une relative satisfaction, ce rapide examen ne m'a point produit l'effet auquel je m'attendais. Le salon, n'est, on peut le dire, guère inférieur à ceux des années précédentes et mon impression, au total, est restée bonne.

Quelques réflexion esthétiques primordialement s'imposent — non que j'aie le moins du monde l'intention de m'éterniser dans des considérations abstraites.

Je l'ai dit déjà, la plupart des têtes de ligne, des chefs d'école se sont abstenus. Il n'en faut rien espérer cependant, au point de vue d'une orientation nouvelle, au point de vue des tendances, ces maîtres, Puvis de Chavannes, par exemple, ayant depuis longtemps dégagé leur personnalité et affirmé la voie dans laquelle ils poursuivent la réalisation de leur idéal.

Ce n'est que parmi les jeunes qu'il faut chercher toujours d'autres aspirations. Ces aspirations, ces envolées, je dois le dire, font défaut aux derniers venus qui sont nombreux.

La somme de science dépensée est considérable, incontestablement. Jamais on n'a vu réunis tant de talents très remarquables. Jamais le procédé n'a atteint un pareil degré de perfection ; jamais l'habileté de main n'a réalisé de si attrayants, de si prestigieux morceaux.

Mais je ne saurais me laisser éblouir par cet apparat extérieur. Comme tout cela est superficiel, et comme, souvent, on reste désillusionné après le dissèquement d'une œuvre qui, tout d'abord, avait forcé votre attention.

On a beaucoup clamé dans ces derniers temps contre la vieille école académique, l'école des sujets antiques, des compositions pompeuses, des savantes et ennuyeuses ordonnances, contre tout cet attirail démodé des anciens, en un mot, contre le « poncif ».

Il n'a pas d'adversaire plus résolu et plus acharné que moi.

J'ai applaudi aux efforts tentés par certains, pour sortir de l'ornière, et je ne crois pas qu'on puisse professer une admiration plus sincère pour les Delacroix, les Courbet et les Manet.

Mais le propre de l'art, c'est la vie, c'est-à-dire, le mouvement incessant, perpétuel. Et depuis plusieurs années, nos peintres surtout en restent au même point, s'immobilisent presque dans une formule, certes plus moderne, mais s'immobilisent.

Je vais, je viens parmi ces toiles de nos jeunes artistes, je constate l'étonnante perfection, l'impeccabilité de leurs procédés, la haute valeur des résultats obtenus, la netteté de leur vision des aspects extérieurs, leur supériorité enfin dans l'ordre matériel, mais je cherche en vain la révélation d'un tempérament, d'une force nouvelle, je cherche la marque d'un effort intellectuel, cérébral, le coup de pouce passionnel, pour employer une expression familière.

Beaucoup, beaucoup de talent, Messieurs, trop peut être. Je donnerais tous les talents du monde pour un peu de passion vraie, un peu de génie.

Ces courtes réflexions étaient nécessaires pour expliquer certaines appréciations qui, peut-être, se montreront sous ma plume au cours de mes visites au Salon.

Cette réserve faite, je me hâte de confirmer l'impression exprimée déjà et de constater qu'il y a eu l'inextricable fouillis des œuvres exposées dans les salles de peinture, des pages d'un très sérieux intérêt, d'une grande allure et d'une irréprochable exécution.

FEUILLETON DE *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 19

Le Docteur Vampire

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON SCÉLÉRATE

— Je ne le crois pas. Soyez bien tranquille, ne vous tracassez pas l'esprit ; vous avez affaire à un garçon qui vous adore, parole d'honneur.

— En vérité? fit elle avec un sourire dont la tristesse aurait touché un roc, mais qui laissa parfaitement insensible les deux complices, en dépit de leurs airs empressés.

— Il vous adore je vous dis !.... et quant à moi, indépendamment de l'habileté qu'on veut bien me reconnaitre. Je vous suis dévoué à tous les deux... Allons, courage, nous reviendrons dans une couple d'heures vous dire bonsoir.

Le séducteur renouvela son froid baiser et ajoutant en aiguisant les crocs de ses moustaches cirées :

— A bientôt, ma petite Jeanne.

Et tous deux la laissèrent.

Pauvre Jeanne Lebourg ! c'était pourtant celui-là qu'elle avait préféré au plus noble au plus généreux cœur !

— Cette comparaison et ce remords lui vinrent sans doute, car en voyant la porte se refermer elle poussa un soupire navré, et, n'ayant plus à se contraindre, elle pencha sa tête attristée sur sa poitrine immobile et morne. Quelqu'un ouvrit peu de minutes après, et l'aperçut dans cette attitude. Elle était tellement absorbée qu'elle n'entendit pas d'abord le bruit.

C'était la gouvernante de céans, mademoiselle Manette, qui lui apportait le bouillon recommandé par le docteur.

Cette matrone de quarante ans, rustique et exercée, était le précieux auxiliaire de son maitre. Elle en voyait tant passer dans ce logis de jeunes filles et de jeunes femmes pâles et désolées, que depuis longtemps leurs tristesses n'altérait point sa sérénité.

Pour cette espèce d'ogresse, au langage vulgaire comme sa nature ; « Tout cela était des giries. »

— Allons, ma petite dame, dit-elle, avalez-moi tout ça chaud, c'est une velours et ne vous tourmentez donc pas comme ça ; bah ! votre mal passera comme ce bouillon. Vous êtes en bonnes mains, allez ! Il n'y a pas deux hommes comme monsieur le docteur pour les jeunes filles qui ont quelque chose à cacher. Vous sortirez d'ici blanche comme une colombe, c'est moi qui vous le dis !

III

L'INSTINCT DE LA MATERNITÉ

Pour une âme un peu délicate, telle qu'était Jeanne Lebourg, élevée par une mère distinguée, avec des soins raffinés, le premier et l'un des plus cuisants châtiments d'une chûte est dans le droit que s'arrogent des individus dégradés de vous traiter familièrement. Du moment qu'ils sentent que vous avez besoin d'eux, ils vous coudoient comme étant des leurs.

Ce fut précisément là l'impression de la triste voyageuse, quand elle se trouva en tête-à-tête avec la triviale et répugnante gouvernante de Thureau.

Mais elle comprit en même temps qu'elle allait être à la merci de ce monde, et que tout en se tenant dans sa dignité, il fallait éviter de se faire des ennemis.

Mademoiselle Manette, ayant d'ailleurs flairé tout de suite de jolis profits, se montrait aussi bien disposée que sa nature le comportait.

Jeanne, dont son amant avait par forfanterie largement garni le porte monnaie, suivant l'usage que lui avaient fait prendre les femmes qu'il fréquentait d'habitude, prit un louis qu'elle mit dans la main de Manette.

Au large épanouissement de sa physionomie elle comprit qu'elle avait trouvé le joint, autant que joint pût se rencontrer chez ce type grossier.

— Je compte bien sur vos bons soins, n'est ce pas, madame? dit elle.

— Oh ! je ne suis pas une madame ! se récria la duègne campagnarde, malgré les rubans coquelicot qui couvraient son bonnet de dentelle ; appelez-moi Manette tout court, ou mademoiselle Manette, si vous voulez, et dites-moi ce qu'il y a pour votre service.

— C'est une maison d'accouchement ici ? risqua la jeune fille, non sans émotion, en prononçant ce terrible mot.

— Sensément oui, répondit la duègne, et une fameuse, vous pouvez m'en croire. Ah ! Monsieur est un homme adroit, et ce n'est pas moi qui l'ai dit la première, il fait des miracles. On vient de loin, allez, et quand il se déplace, il gagne des sommes. Dame ! ça se comprend, il y a tant de jeunesses qui fautent, et même des jolies dames mariées !..,

— Je ne comprends pas très bien, hasarda la voyageuse.

— C'est assez clair pourtant, Monsieur, voyez-vous, c'est comme il le dit lui-même, le réparateur de la faiblesse humaine. Du moment que vous vous mettez dans ses mains vous ne risquez plus d'être compromise. Allez, allez, ma petite dame, vous ne pouvez pas mieux tomber.

— Espérons-le ! soupira la pauvre enfant.

— Dites donc, reprit mademoiselle Manette, qui n'aurait pas été complète s'il lui eût manqué la curiosité : il est est gentil, votre amoureux... il doit avoir le sac, n'est-ce pas?... Moi je vois ça tout de suite. Du moment que monsieur vous a donné la chambre bleue, c'était clair... Bon ! voilà que vous pleurez !... Tout cela n'est pas pour vous chagriner ; au contraire.

— Ne prenez pas garde, dit Jeanne en s'essuyant les yeux avec son petit mouchoir trempé : ce n'est rien, c'est nerveux.

— A la bonne heure !

— Comme ça, reprit la gouvernante poursuivant insidieusement son interrogatoire, vous venez de Paris?

La jeune fille ne se donna pas la peine de répondre ; probablement même sa préoccupation était telle qu'elle n'avait pas entendu.

— Dites moi, mademoiselle Manette, fit-elle, y a-t-il d'autres pensionnaires que moi ici en ce moment ?

— Sensément, non, répondit la duègne, qui affectionnait cet adverbe en rapport avec ses instincts de paysanne. D'ailleurs, il ne faut pas croire qu'il ne faut pas croire qu'on lanterne ici ! Ah ! Dieu de Dieu, il en vient des jeunesses qui n'ont besoin que de deux ou trois jours, quelquefois d'une seule consultation.

— C'est bien extraordinaire ! fit Jeanne, perdue dans un nuage de réflexions confuses.

— Ça dépend, ça dépend, reprit la duègne ; vous naturellement, ajouta-t-elle en clignant de l'œil sur sa taille trop arrondie, ça demandera quelques jours de plus, mais n'ayez crainte, ça ira comme sur des roulettes et si vous avez hâte de rejoindre papa et maman, — c'est ça qui vous tient, n'est-ce pas ? Eh bien, vous ne tarderez pas.

— Quels tourments, mon Dieu !... soupira Jeanne, se couvrant le visage de ses mains.

Mademoiselle Manette, interprêtant tout au point de vue matériel, s'écria :

— Mais non ! mais non ! Je vous répète que vous ne pouviez mieux rencontrer. Je serai là pour vous assister, et aussi Mathieu, s'il est besoin. Ah ! dame, c'est sensément une bénédiction, tout le monde ici est au courant.

— Ma pauvre mère !...

— Allons, ma belle ange, ne vous tarabustez point ! Quand je vous dis qu'avant peu vous retournerez voir papa et maman, plus jolie et plus fraiche qu'au printemps.

La malheureuse Jeanne, loin d'être rassurée par ces cyniques consolations, se répétait en elle-même : Mon Dieu, mon Dieu ; en quelles mains suis-je tombée !

— Allons, ma petite dame, fit elle, mettez vous au dodo, le docteur le veut. Je laisserai votre lampe, à demi-baissée ; n'ayez pas de mauvais rêves ; tout marchera sur des roulettes. Nos messieurs doivent venir vous souhaiter la bonne nuit, ils faut qu'ils trouvent tout en ordre.

Là dessus, pendant que la voyageuse se déshabillait, et, tout en lui cédant, car elle était véritablement épuisée de lassitude, la gouvernante remettait chaque chose en place, et dressait les meubles symétriquement.

Elle venait de finir et de se retirer, lorsque le docteur Thureau et son convive entrèrent.

Le cocodès fumait un gros cigare ; son teint, légèrement animé, tranchait sur sa pâleur habituelle.

Il était émoustillé par le petit blanc du pays largement versé par Thureau, trop habile pour ne pas harponner un puissant auxiliaire auprès de mademoiselle Victoire de Boves, et un bavard qui le mettait au courant des faits et gestes de sa famille.

Sans se soucier si la fumée âcre dont il se plaisait à s'envelopper génerait ou non sa maitresse, dont l'état eut exigé des ménagements, il s'approcha en pirouettant comme un joli cœur, en lui lâchant une épaisse bouffée en manière de folâtrerie :

— Tu ne sais pas, Nini, ah ! elle est bien bonne ! ce satané docteur qui veut devenir mon oncle !... Ah ! farceur !

Là-dessus, il partit d'un éclat de rire idiot, que Thureau ne partagea pas du tout, car il fit au contraire la grimace.

Mais son triste amant pouvait divaguer à son aise. La pauvre Jeanne Lebourg avait une idée fixe qui l'empêchait d'en rien voir et d'en rien entendre. Ses entrailles frémissaient d'un sinistre pressentiment. Se soulevant à demi, elle joignit ses mains, naguères charmantes, aujourd'hui amaigries :

— Monsieur, dit-elle, renonçant à rien tirer de ce crevé abruti, et s'adressant à Thureau, n'est-ce pas, vous me le laisserez ?

— Comment donc, qui parle de vous l'enlever !... fit le Vampire.

— Mais oui, mais oui, ma colombe, ajouta l'autre, c'est convenu, c'est entendu, on te le laissera à perpétuité... *in secula seculorum. Amen.* Ah ! c'est égal, ce scélérat de docteur, je crois qu'il m'a grisé... Je t'en ferai goûter à déjeûner. Nini, tu m'en diras ton avis ; pour un joli vin, c'est un joli vin ; on n'a pas l'idée de ça à Paris.

IV

LA CHAMBRE D'HONNEUR

Thureau avait, comme on voit, touché de plus près un mot à son jeune hôte, sur ses projets vis-à vis de mademoiselle Victoire.

Il savait, par des raisons à lui, que si ces visées ne déplaisaient pas à cette beauté passée, maigre et rousse, en revanche elles avaient un adversaire déclaré en monsieur son frère.

Mais Thureau n'était ni un naïf ni un timide, et si, seul au monde probablement, il était assez hardi et assez cupide pour aspirer à ce surprenant hyménée, il se flattait de posséder les moyens de contraindre le comte de Boves à y consentir.

Ce Thureau était un homme complet, dans son genre.

Il trouva moyen, tout en préparant un verre d'eau de fleur d'oranger pour la cliente, dont il consultait le pouls à plusieurs reprises, de glisser à l'oreille du cocodès :

— Calmez-vous donc, et surtout dites comme elle !

— Suffit ? fit le prétendu Anatole ; compris docteur.

— Vous êtes un peu agitée, ma chère cliente, dit Thureau se rapprochant du lit ; prenez cela, et je vous en prie, cessez de vous inquiéter.

(*A suivre*) OCTAVE FÉRÉ.

Jo 11664

R.F. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PÉRIODIQUES